

Centre d'études diplomatiques et stratégiques

Table ronde sur le terrorisme

24 mai 2003

Intervention du colonel (CR) Alain Litzellmann

Il est de coutume et d'une saine logique de débiter un exposé en définissant de quoi on parle. S'agissant des terroristes, on attend du conférencier qu'il remonte à la plus ancienne utilisation de ce terme, à l'époque de la Révolution française, désignant les artisans de la Terreur. Je ne le ferai pas car cela ne nous éclaire en rien : les terroristes d'aujourd'hui n'ont rien en commun avec les compagnons de Robespierre.

Rien de commun, vous emportez-vous ? Mais la terreur, pardi ! La terreur infligée à ses ennemis politiques pour les réduire à l'impuissance et avoir soi-même les mains libres pour appliquer sa politique ! Voilà bien l'écueil de la terminologie en politique : d'un côté on définit un concept, de l'autre on fait entrer des individus ou des comportements dans une catégorie, enfin on assimile le concept et la catégorie. C'est tout l'art de la polémique mais cela n'aboutit nulle part du point de vue sociologique. Si le terroriste est celui qui se proclame tel, le terrorisme n'existe pas. Il n'y a que des militants de la révolution prolétarienne ou paysanne, des combattants de l'indépendance nationale, des soldats de Dieu, des émeutiers de la misère, des fanatiques de la haine ethnique, voire des cartels de narcotrafiquants. Nul ne se définit comme terroriste : c'est le pouvoir en place qui distribue ce label infâmant. Dès lors, celui-ci peut recouvrir des actes très divers : destructions, assassinats, massacres, chantage, enlèvements...

La liste des moyens employés est sans fin : armes blanches, armes de poing, grenades ou bombes artisanales, armes légères, armes lourdes, machines infernales dissimulées (le plus souvent dénommées improprement « voitures piégées »), commandos suicides à pied ou aux commandes de véhicules ou de bateaux chargés d'explosifs, agents neurotoxiques (même si jusqu'à présent leur efficacité n'a pas été à la hauteur de l'effet souhaité) ou biologiques (encore leur effet de destruction de masse n'a-t-il pas encore été obtenu) et, depuis septembre 2001, avions détournés.

Le degré d'organisation des attentats varie de l'acte individuel (et sans doute parfois spontané) à l'opération militaire de grande ampleur que représentent les attaques concertées de septembre 2001 ou, dans une moindre mesure mais plus récemment, les frappes contre les quartiers résidentiels de Riyad. La conception, le montage, la logistique et l'exécution des opérations peuvent être le fait d'organisations internationales (Al-Qaida, Jemaah Islamiyah) ou, plus souvent, nationales, ce qui n'exclut pas l'action de petits groupes, voire, une fois encore, d'individus isolés.

Les motivations des auteurs de ces actes diffèrent également : idéal révolutionnaire, patriotisme (qualifié de nationalisme par leurs adversaires), haine du régime en place, aspiration à une représentation dans le pays, désespoir de la misère, orgueil national blessé, fanatisme religieux, démence (voir la pitoyable tentative de reproduire l'attaque des tours jumelles par un adolescent américain et, probablement, la lamentable tentative du « terroriste aux chaussures piégées »). En fait, il est fréquent que plusieurs de ces motivations se combinent.

Quant à la nature des attentats, elle varie de l'action militaire pure visant à démoraliser les forces de l'ordre ou les troupes d'occupation (ou dénoncées comme telles) à la provocation de grande ampleur que l'on peut qualifier d'action stratégique, en passant par l'appui de revendications ponctuelles (libération de prisonniers), la politique du pire (pousser l'adversaire à davantage de répression pour fanatiser l'opinion) ou la recherche d'une reconnaissance internationale (l'OLP dans les années 70).

Il nous faut pourtant bien parler de terrorisme et de terroristes : c'est pour cela que nous sommes ici. Tout polémiques qu'ils soient, ces deux termes recouvrent l'idée d'une menace pesant sur la sécurité des personnes et des biens ainsi que sur la cohésion de nos sociétés. Malgré le caractère multiforme du phénomène, il nous faut le considérer dans son ensemble. Quant à préjuger de la légitimité de cette guerre souterraine, tel n'est pas notre propos. Une fois n'est pas coutume, la définition que nous propose le « grand dictionnaire encyclopédique » de Larousse me satisfait : le terrorisme est une « action politique violente d'individus ou de minorités, menée contre des personnes, des biens ou des institutions ». Il va de soi que actions violentes à caractère religieux entrent dans ce cadre. Est terroriste ce qui se rapporte au terrorisme et est un terroriste celui qui se livre au terrorisme. En tout état de cause, le qualificatif de « politique » exclut les actions à motivation émotionnelle personnelle ou familiale (vengeance, *vendetta*) et, surtout, à finalité crapuleuse (*animus furandi*) : c'est ce qui devrait faire la différence entre la piraterie et le brigandage d'une part et les détournements et enlèvements de personnes à caractère terroriste d'autre part. Malheureusement, ce n'est pas si simple : même si l'objectif est de constituer un trésor de guerre pour des actions terroristes futures (et la pureté de telles intentions est hautement suspecte), l'enlèvement de personnes pour en demander la rançon procède toujours de l'*animus furandi*. Alors, le groupe *Abu Sayyaf* aux Philippines : des terroristes ou des bandits ? Sans doute un peu les deux, et probablement davantage bandits que terroristes.

Finalement, je ne reproche qu'une chose à cette définition du terrorisme : elle fait sortir de l'épuration des actions gratuites et folles comme l'attentat au sarin commis par la secte *Aoum Shirinkio* dans le métro de Tokyo, que l'on pourrait rapprocher des tueries perpétrées par la secte de Charles Manson aux États-Unis dans les années 1970.

Et l'hyperterrorisme ? Le mot, créé par François Heisbourg après l'attentat du 11 septembre 2001, a fait florès. Existe-t-il un superterrorisme et un hyperterrorisme comme il existe des supermarchés et des hypermarchés (sans compter les supérettes de quartier) ? Comment les distingue-t-on ? Par le nombre de victimes (comptées par centaines dans le premier cas, par milliers dans le second) ? On sait que, pour les médias, l'effet d'audience se mesure en morts par kilomètre de distance. On sait aussi que cette règle ne vaut que pour la distance psychologique et que, à cet égard, New York et Washington sont proches de nous. Le retentissement médiatique de l'événement a vérifié ce théorème. Plus encore que le nombre des victimes, le caractère spectaculaire de l'attentat a contribué à son efficacité : s'il n'est pas certain que les concepteurs de l'opération espéraient un effondrement des tours jumelles, il est en revanche très probable que l'opération avait été montée de façon à ce que le second impact (et peut-être d'autres) ait lieu sous l'objectif des caméras. Jamais une organisation terroriste n'a manifesté ainsi sa puissance et l'Amérique a été saisie d'effroi.

Pourtant, la nature de cet attentat ne différait pas de celle d'actions précédentes visant à démontrer la vulnérabilité du géant américain désigné comme le chef d'orchestre de l'odieuse mondialisation. Est-ce à dire que rien n'a changé le 11 septembre 2001 ? Si je prétendais cela, vous cesseriez de m'écouter. Bien sûr, il y a un *avant* le 11 septembre et un *après* le 11 septembre mais le tournant réside davantage dans la réaction américaine que dans la stratégie terroriste. Aujourd'hui, la donne géopolitique globale a été profondément bouleversée : les talibans qui régnaient en maîtres sur l'Afghanistan ont pris le maquis, le régime baasiste irakien a été écrasé, l'insignifiant groupe *Abu Sayyaf* a été dispersé, l'Amérique humilie la « vieille Europe » et stigmatise la trahison française, les Russes et les Chinois ont les mains libres pour traquer les indépendantistes tchéchènes ou ouïgours, les gouvernements du Sud-Est asiatique, naguère réprimandés pour leurs atteintes aux droits de l'homme, se voient reprocher une trop grande bienveillance à l'égard des organisations islamistes, la Corée du Nord profite de ce chamboulement pour redisposer les pièces sur l'échiquier. Et, bien entendu, les attentats terroristes liés au radicalisme islamique se multiplient dans un climat de « choc des civilisations ». Si l'objectif d'Oussama Ben-Laden était d'abattre les États-Unis, il a échoué, mais cela est peu probable. Si son but était de précipiter ce fameux « choc des civilisations », il a réussi au-delà de toute espérance.

Il est vrai que Ben-Laden n'était pas seul à vouloir donner raison à Samuel Huntington : ceux que l'on a coutume d'appeler les « faucons » faisaient déjà le siège du président George W. Bush qui était acquis à leurs plans mais hésitait encore : à preuve sa réaction immédiate le 11 septembre 2003, attaquer l'Irak. Il a fallu aux « faucons » le persuader de détruire d'abord le régime de Kaboul, le tour de Bagdad viendrait après : à l'évidence, les jours du régime baasiste étaient déjà comptés avant l'attaque du *World Trade Center*.

En effet, la croisade américaine contre l'« axe du mal » ne répond pas à des visées aussi simples et aussi claires que l'on veut nous le faire croire. Le souci de démanteler les réseaux terroristes internationaux (incarnés par la mythique *Al-Qaida*) se combine avec la volonté de stabiliser enfin le Moyen-Orient : l'obligation incontournable de soutenir l'État d'Israël obère la liberté d'action des États-Unis à l'égard du monde arabo-musulman. Par ailleurs, si l'intention attribuée à Washington de faire main basse sur les plus grandes réserves de pétrole du monde est simpliste, la stabilité des prix des hydrocarbures est essentielle au développement économique américain. C'est la raison pour laquelle, jusqu'en septembre 2001, les Américains étaient beaucoup plus préoccupés par le nationalisme arabe que par l'islamisme dont ils faisaient une arme contre leurs adversaires. L'Irak, foyer du terrorisme musulman ? Selon l'adage « l'ennemi de mon ennemi est mon ami », bien sûr, Saddam Hussein soutenait quiconque pouvait causer du tort aux Américains mais il ne contrôlait nullement l'action des mouvements terroristes : à preuve, la faiblesse de la campagne d'attentats en réponse à la première guerre du Golfe en 1991 et son absence totale lors de la seconde.

Lorsque les États-Unis entrent en guerre, c'est pour défendre leur sécurité et leurs intérêts. Sont aujourd'hui en jeu leur liberté d'action, la sécurité de leurs ressortissants et de leurs investissements, l'assurance de leurs approvisionnements pétroliers à moyen terme et la stabilité des prix des hydrocarbures nécessaire à leur développement. Une action préservant à la fois tous ces intérêts serait miraculeuse, la mise au pas de l'Irak n'est pas sans effets pervers. Si elle ôte aux organisations terroristes, après le havre afghan, un territoire de repli permettant de monter des attentats en toute quiétude, elle alimente aussi la base de recrutement des extrémistes nationalistes et religieux et déstabilise les régimes moyen-orientaux, déjà fragiles, qui soutenaient la politique de Washington.

Les actions combinées menées contre les organisations terroristes internationales avec la coopération plus ou moins actives des gouvernements concernés semble avoir désorganisé celles-ci et les attentats les plus récents portent la marque d'organisations locales. Pour combien de temps ? Les mesures de sécurité consécutives au 11 septembre rendent improbable le renouvellement de cet attentat à l'identique. Les États se sont également parés contre d'autres scénarios imaginables mais on ignore sous quelle forme surviendra la prochaine attaque. On aurait tort de faire confiance à Tom Clancy pour prédire le pire : le 11 septembre, quoi qu'on en ait dit, a démontré que l'imagination diabolique des terroristes dépasse de loin la sienne.

Mais surtout il faut nous garder de focaliser notre attention sur le terrorisme musulman : le danger est venu d'ailleurs dans le passé, d'autres acteurs se lèveront. Les frustrations que suscitent les bouleversements sociaux et économiques auxquels nous assistons arment moralement toute une armée de terroristes potentiels. « Vous ne saurez ni le jour ni l'heure ». Nous ne saurons surtout pas à l'avance ni qui ni comment.